

Ce faisant, ils avaient, selon l'indication du docteur, pris la route à gauche, et quand Georges eut fini son récit ils étaient arrivés à un quart de lieue du village de Merton.

— C'est le chemin le plus long, dit Narjal, mais le plus sûr, car l'autre est soigneusement gardé, et une souris n'entrerait pas à Merton, inaperçue. Assurément, ajouta-t-il, vous courez de grands dangers dans ce village, et, pour cette raison, je vous conduirai dans une hutte près de la baie, qui est habitée par une vieille femme et sa fille, dont le père et le frère sont en mer. Vous resterez là cachés jusqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles.

— Pourquoi ce délai ? demanda Georges avec impatience.

— Parce que la ruse réussira où la force ne servirait à rien. La tour est bien gardée, trop bien gardée pour qu'on approche impunément pendant le jour.

— Où est Mortagne ?

— A Liverpool, pour acheter un navire et faire un voyage en Orient.

— En Orient ?

— On y tient là mieux qu'ici un oiseau captif, dit le docteur noir d'un ton significatif.

Georges sentit le rouge de la colère lui monter au visage, et il serra les poings convulsivement.

— Le misérable ! murmura-t-il ; j'ouvrirai la cage et je punirai le géolier.

Le docteur eut un sourire froid et moqueur.

— Nous sommes faibles, dit-il, et la ruse est l'arme des faibles ; autrement nous serions impuissants. Vous aurez soin de ne pas quitter la chaumière du pêcheur avant la tombée de la nuit, et pas avant que vous ayez entendu parler de moi.

— A quelle distance est cette chaumière de la tour ?

— Un demi quart de lieue ; vous la verrez des fenêtres. Mais nous perdons du temps. Ce chemin conduit à la baie, et il faut que vous soyez rendu avant la chute du jour.

Ce disant, le docteur prit par un étroit sentier, qui serpentait à travers des bruyères, et descendit brusquement sur le rivage.

XXIX

Comment Georges France pénétra dans la tour du phare

La baie de Merton est l'un des endroits les plus sauvages et les plus désolés qu'on puisse rencontrer sur la côte d'Angleterre.

Des rochers gigantesques, que la mer a taillé en des milliers de formes fantastiques, dominent les vagues qui rugissent et écument à leur base.

Sur cette terrible côte, que la nature semble avoir faite de fer pour la mettre en état de résister à la furie incessante des ouragans et aux dents de la tempête, la bataille entre l'eau et la terre est perpétuelle.

Sur une portion de rocher qui s'avance au loin dans la mer et forme un des points du demi cercle de la baie, s'élevait une construction aussi solitaire qu'elle était singulière, connue depuis le temps de son érection, c'est-à-dire depuis des siècles, sous le nom de la tour du phare.

Cette tour était de larges dimensions, à plusieurs étages contenant chacun de nombreux appartements. La base de l'édifice était en granit ; les blocs, couverts de mousses et de plantes marines, semblaient n'être qu'une continuation des rochers qui formaient les fondements de l'édifice.

Le toit, qui était plat et pavé de pierres, était surmonté d'une cage en fer.

C'est dans cette cage qu'on mettait le feu à des morceaux de bois, dont la lueur, grâce à l'élevation de la tour, se voyait de très loin en mer.

Mais il y avait longtemps qu'on avait cessé d'allumer des feux, et les habitants de cette côte inhospitalière regardaient comme une source de revenus pour eux ces rochers contre lesquels ils mettaient jadis les navires en garde. Souvent des vaisseaux étaient venus se briser sur ses rochers au milieu des clameurs joyeuses de ces misérables, plus cruels que la tempête.

Une chaîne de rochers, presque infranchissables à marée haute, reliait la tour avec la terre ferme.

Les habitants du village et de la baie de Merton avaient été dernièrement surpris de voir arriver Matteo, l'italien borgne, devenu propriétaire de la tour, et plusieurs individus au visage noir,

portant des turbans, des vêtements flottants, et escortant une voiture fermée qui renfermait deux dames.

Ces deux dames étaient, comme on l'a déjà deviné, Emma Keradeuc et son amie, que Mortagne avait envoyées dans la tour en attendant qu'il pût leur faire quitter l'Europe.

Un jour s'est écoulé entre cette nuit d'aventure, que nous avons décrite dans les chapitres précédents, et le soir où Emma et Jeanne, assises dans le coin d'une fenêtre au premier étage de la tour, promenaient leurs regards sur l'immense étendue des cieux, qui se berçaient sous les pâles rayons de la lune.

Emma Keradeuc est bien changée.

Quelques jours de souffrances morales avaient produit sur elle l'effet de plusieurs années.

Les larmes, qui étaient maintenant rarement absentes de ses yeux, avaient voilé son regard, et les roses de son visage avaient fait place à une sorte de pâleur mortelle.

Mais même le chagrin ne pouvait effacer les charmes de sa personne. Il avait changé son aspect, et c'était tout.

Jeanne aussi était changée : elle était plus mince ; sa figure était fatiguée ; le sombre azur de ses yeux était plus voilé ; son regard était plus fixe, plus rêveur.

La pièce dans laquelle elles étaient assises était petite, et communiquait avec deux autres servant de chambres à coucher aux deux jeunes filles.

Les murailles, peut-être pour cacher leur construction grossière, étaient couvertes de tapisseries, de vieilles tapisseries dont les dessins avaient été effacés par la main du temps.

Dans l'ameublement, qui était nouveau, il y avait de la prétention au luxe, et il était évident qu'on avait cherché à rendre cette pièce aussi confortable que possible.

Une lampe de bronze était suspendue par une chaîne au plafond, et éclairait l'appartement. La fenêtre, taillée dans l'épaisseur du mur, avait vue, ainsi que nous l'avons dit, sur la mer, qui, de ce côté de la tour, battait perpétuellement sa base de granit.

Le seul moyen d'atteindre à cette fenêtre du dehors était de monter sur les rochers du côté de la terre, et en se tenant aux projections, de tourner sur les bords étroits, formés par les blocs de pierre avec lesquels la tour était bâtie.

Mais c'était une tentative que le plus hardi aurait hésité à faire ; car ces bords, outre qu'ils étaient très-étroits, étaient couverts de coquilles et de plantes marines qui menaçaient de faire glisser le pied, et étaient de nature à effrayer les plus courageux.

C'est à cette fenêtre que Emma Keradeuc était assise.

Son coude était appuyé sur le bois, son menton reposait sur la paume de la main, et ses regards étaient fixés sur le majestueux mais froid Océan.

A ses pieds était assise Jeanne, tenant une de ses mains, et ses grands yeux rivés sur son doux visage.

— Prenez courage, dit-elle en rompant un long silence ; je sens, je suis sûre que Georges France n'est pas mort.

Emma secoua la tête, mais sans changer de position, ni sans détourner ses regards.

— S'il était mort, je l'aurais su.

— Toi ! Et pour la première fois depuis de longues minutes, Emma détacha ses yeux de sur la mer et le ciel, pour les porter sur son amie. Comment, Jeanne, dis-moi comment ?

— Dans mes songes ; je vois les morts dans mes songes.

— Il ne faut pas avoir de pareilles pensées, Jeanne, dit Emma, avec bonté, de telles visions ne sont que le produit d'une imagination surexcitée.

— Je voudrais pouvoir vous croire, répliqua Jeanne, tristement ; mais je ne puis... je n'ose pas. J'ai vu ma mère ce matin à côté de mon lit, aussi clairement que je vous vois, mademoiselle. Elle avait le même sourire sur son visage, le même air aimable dans ses yeux, que quand j'étais près d'elle, mais en la regardant, j'ai vu autour d'elle comme un drap mortuaire.

— Jeanne, chère Jeanne, ne parle pas ainsi ! dit Emma, en lui prenant la main ; tu as sans doute dormi et

— Non, non, mademoiselle, j'étais éveillée, parfaitement éveillée, comme en ce moment. Je ne conserve pas le souvenir de ce qui se passa dans mon sommeil, et ce que je vois, je l'oublie en m'éveillant ; mais c'est ma mère que j'ai vue, et elle est morte.

— J'espère que non, Jeanne.

(A continuer)